

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Jean-Guy Hudon, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, François Ouellet, Yvon Poulin, Judy Quinn and Catherine Voyer-Léger

Number 144, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G., Beaumier, J.-P., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Hudon, J.-G., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Ouellet, F., Poulin, Y., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2016). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (144), 26–47.

● Roman ● Premier roman

Anaïs Barbeau-Lavalette

LA FEMME QUI FUIT

Marchand de feuilles, Montréal, 2015, 378 p. ; 23,95 \$

Récompensé en 2016 par le Prix des libraires du Québec, *La femme qui fuit*, troisième et dernier roman de la cinéaste Anaïs Barbeau-Lavalette, est un livre qu'on termine fasciné et légèrement groggy. Livre coup de cœur, oui, mais propos et écriture coups de poing.



Sa mère Manon Barbeau, fille du peintre Marcel Barbeau et de la poétesse Suzanne Meloche, avait déjà troublé le Québec avec son documentaire *Les enfants de Refus global*, sorti en 1998. Le film-choc avait alors déstabilisé les foules autant que le texte fondateur même qui, en 1948, invitait les Canadiens français de l'époque à se libérer de leurs chaînes, dont celles de l'Église, et avait provoqué la colère des bien-pensants.

Quinze artistes précurseurs de la Révolution tranquille signeront le manifeste du *Refus global*, dont les Borduas, Riopelle, Gauvreau, Sullivan et

Barbeau, mais Suzanne Meloche se retire à la dernière minute. Pourquoi ? Et pourquoi a-t-elle abandonné son mari et ses tout jeunes enfants Manon et François, en claquant définitivement la porte derrière elle ?

Anaïs Barbeau-Lavalette – avec l'aide d'une détective privée – part à la recherche de sa grand-mère inconnue, renouant les fils d'une existence vécue en marge. « Ce sentiment de non-appartenance. Tu le portes depuis l'enfance. Tu le connais si bien qu'il te rassure. Tu te sens en terrain connu : différente. » Le tutoiement de l'auteure donne une intimité poignante à cette longue quête offerte à sa mère en guise d'improbable apaisement. « La permanence des éclats de verre laissés sous sa peau, traces d'abandon qu'elle porte en blason. »

L'auteure écrit comme elle filme, avec des images fortes et crues, au rythme syncopé, aux couleurs drues. Avec ténacité, elle poursuit le fantôme de cette aïeule qui n'a pas su concilier ses pulsions d'artiste avec sa réalité d'épouse et de mère, ou avec son destin de femme des années 1950. Et qui a préféré la route et divers militantismes. La romancière reconstruit la vie, ou du moins des moments de la vie de cette Suzanne qui a tant blessé sa mère Manon et son oncle François, revisitant par la

même occasion l'histoire des cent dernières années du Québec.

Anaïs Barbeau-Lavalette a tenu son pari et fait apparaître au grand jour celle dont les poèmes ne seront réunis qu'en 1980 sous le titre des *Aurores fulminantes*, soit 30 ans après leur création. Et lus en public pour la première fois en 2009, année des 83 ans de Suzanne Meloche, année de sa mort.

Je me souviens déclare officiellement un peuple qui a cependant la mémoire bien courte. L'œuvre forte de Barbeau-Lavalette vient *a contrario* appuyer la devise nationale et ponctuée en guise de conclusion : « Nous nous souviendrons de toi ».

Michèle Bernard

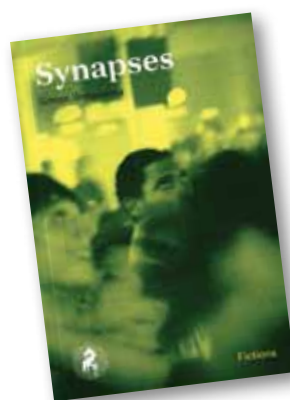
Simon Brousseau

SYNAPSES

Le Cheval d'août, Montréal, 2016, 107 p. ; 19,95 \$

Dans son premier livre, Simon Brousseau a pris le pari de nous donner un panorama, mais évidemment partiel, de l'expérience humaine en construisant une suite de plus de 200 microrécits indépendants les uns des autres, à la façon de *Jours de chance* de Philippe Adam. Chacun compte une douzaine de lignes et tient en une seule phrase. Écrit au « tu », le livre s'adresse en quelque sorte au lecteur, qui devient tour à tour et dans le désordre un bébé naissant, un adolescent, un parent, un vieux. Brousseau tente de capter une prise de conscience soudaine, un comportement inusité, une obsession dans lesquels il est possible de se reconnaître. Si certaines expériences

apparaissent moins senties que d'autres, il ressort de cette composition quasi musicale une grande acuité et un réel talent d'observation. Nombre de ces fictions évoquent l'univers mental d'une génération née au milieu des années 1980, comme l'auteur. Et ce sont sans doute les passages les plus réussis du livre. Brousseau fouille alors dans les contradictions de ces jeunes trentenaires, dans leur rapport complexe avec la technologie, leur soif de consommation coupable. Mais d'autres passages, qui assurément ne relèvent pas du vécu



de l'auteur, sont fort drôles ou émouvants, comme celui qui concerne un joueur de pétanque d'un club de l'âge d'or : « [...] si tu joues avec un certain entrain, les morts récentes de tes sœurs et de tes frères, puis celle de ta femme te reviennent et

fatiguent tes élans, et tu te désintéresses de tes gestes à l'instant où tu les poses, car tu es absorbé par l'évidence béante du vide devant toi ».

Plus on avance dans le livre, plus on est fasciné par la multiplicité de ces points de vue, qui défilent selon un rythme cadencé, je dirais même implacable : l'un a à peine le temps de se dire que l'autre prend sa place. On se croirait dans une foule où tout le monde veut parler en même temps.

Judy Quinn

Victor-Lévy Beaulieu

HISTOIRE DU JEUNE GARÇON DE LA NATION DITE DES LOTS-RENVERSÉS QUI MARCHAIT DESSUS SES MAINS ET AUTRES RACONTARS

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2016, 130 p. ; 23,95 \$

On connaît l'affection de Victor-Lévy Beaulieu pour les contes de Jacques Ferron et d'Yves Thériault et son intérêt pour les histoires traditionnelles du Québec (voir la collection

« Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs » aux éditions Trois-Pistoles). Son nouvel ouvrage est composé de quatre nouvelles qui se déroulent à Trois-Pistoles et dans le Bas-Saint-Laurent. Pittoresques et grivoises, elles mettent en scène des personnages marginaux, mais d'une marginalité d'exception, leur naissance ayant d'emblée fait d'eux des parias, comme dans les cas d'Urbain Bracq, amputé de l'un de ses deux pénis, et du jeune garçon des Lots-Renversés, le seul de la famille à ne pas

marcher sur ses mains. Le premier, mauvais poète à la voix de fausset, s'élancera du haut des chutes Niagara dans une balle de caoutchouc avant de se jeter dans les Madeira Falls, tandis que le second, malheureux complice du vicaire lubrique de Saint-Jean-de-Dieu, subira une lobotomie en guise de châtiement (et se mettra dès lors à marcher sur les mains). Une autre histoire, qui appartient à la fable, raconte la relation particulière entre une jeune fille et le Docteur l'Indienne, un handicapé qui fait « profession de magie » ; mais la « baguette de coudrier » du docteur est le prétexte à une dérive mythologique un peu douteuse. La dernière nouvelle porte sur le Kouaque (qui semble sans rapport avec le personnage éponyme qui figure dans *Bouscotte*), un mutilé de la Deuxième Guerre amateur invétéré d'œufs dans le vinaigre et de Kik Cola.



L'ensemble rappelle la langue et l'imaginaire de *La grande tribu*, ce roman légendaire commencé au début des années 1980, dont l'auteur accoucha trois décennies et sept versions plus tard (en 2008), et non moins célèbre pour avoir été un beau ratage, selon moi. Pourtant, même si on y trouve cette même obsession puérile pour « le sexuel », des « grands-prêtres de la Sainte-Inquisition » qui « psychiatraient à gros coups de marteaux », une grosse Morue-Mère et autre Bébé Jean-de-Dieu Saint-Jean, ces contes débilissants, avantagement circonscrits par l'espace restreint de la nouvelle, tiennent très bien la route.

François Ouellet

Mordecai Richler

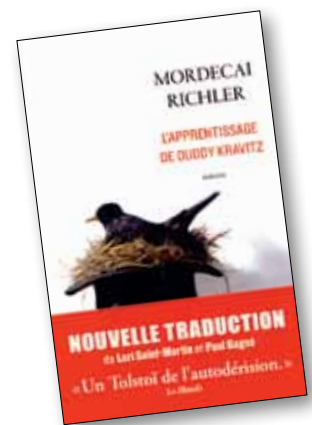
L'APPRENTISSAGE DE DUDDY KRAVITZ

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2016, 411 p. ; 29,95 \$

Duddy Kravitz n'a pris aucune ride depuis sa venue au monde il y a un demi-siècle. En revanche, peut-être l'épiderme québécois a-t-il gagné quelques millimètres sur le front de la tolérance et de l'humour. Il fut un temps, en effet, où certaines susceptibilités gardaient rancune à Mordecai Richler de ce qu'elles percevaient comme un mépris viscéral de la francophonie d'ici. Par inaptitude à rire de soi, certains ne parvenaient pas à lui pardonner les piques censément systématiques dont il torturait le Québec. À le lire sans ce filtre, on aurait dû admettre dès cette époque que Richler répartissait assez équitablement sa détestation de la sottise ; c'est aujourd'hui chose faite et plus rien n'empêche de l'admirer comme un des maîtres de l'humour.

Chose certaine, *L'apprentissage de Duddy Kravitz* démontre à l'évidence que l'auteur ne taquine aucun groupe culturel autant que le sien. Fief juif de l'après-guerre, la rue Saint-Urbain enseigne au jeune Duddy ce qu'on nommerait pudiquement débrouillardise et plus crûment rouerie. Très tôt, l'adolescent s'investit dans la traque de l'argent, multiplie les mensonges et les astuces, gravit à pas pressés les échelons qui conduisent de la petite rapine à la juteuse et grandiose arnaque. Scrupule ? Connaît pas. Honte ? Rien ne la justifie puisque Duddy ne lit dans l'environnement que ce qui conforte sa voracité.



Richler ne ménage personne. « Il dit de ne pas m'en faire si je ne suis pas admis à McGill : c'est un repaire d'antisémites. » « L'incendie s'était déclaré la veille, écrit-il encore. Mel l'avait vu venir puisque, dans l'après-midi, son père lui avait dit gaie-ment : 'Vous dormez chez mémère, cette nuit.' Pour Mel et son frère, une nuit passée chez mémère signifiait un nouvel incendie et un nouveau magasin. » Changer de décor ne change rien : « Il [M. Friar] dit à Duddy que, pour commencer, ils devaient acheter leur propre caméra, mais louer tout le reste. Il ajoutait qu'il connaissait du monde au sein de l'Office national du film, à Ottawa, et qu'on lui permettrait sûrement d'y développer la pellicule et d'y monter les films ». Alors, puisque ainsi va la vie...

La splendide traduction offerte par Lori Saint-Martin et Paul Gagné respecte bellement l'allant de Richler. Particulièrement dans les dialogues, le naturel règne, désarme, séduit.

Laurent Laplante

Éric Fottorino

TROIS JOURS AVEC NORMAN JAIL

Gallimard, Paris, 2016, 202 p. ; 31,95 \$

Après avoir rendu hommage à son père adoptif dans *L'homme qui m'aimait tout bas* (2009), Éric Fottorino entreprenait, dans *Questions à mon père* (2010), la lente remontée



filiale, longtemps rejetée, vers le père biologique avant que ce dernier ne meure emporté par un cancer. Dans les deux cas, l'empreinte autobiographique donnait à ces textes à la fois leur couleur singulière et leur charge émotive tout aussi particulière que différente et juste dans l'un et l'autre récit. Sans parler de la touche d'humour propre à l'auteur qui lui permet, par moments, d'alléger la gravité de son propos et ainsi d'éviter de verser dans les bons sentiments. *Trois jours avec*

Norman Jail conserve cette inclination autobiographique et cette touche humoristique en empruntant à nouveau la voie de l'enquête pour, cette fois, lever le voile sur l'énigmatique personnage auquel le titre fait référence.

Qui est l'homme qui se cache derrière ce pseudonyme dont le patronyme évoque un lieu d'enfermement ? C'est ce qu'entreprend de découvrir Clara, étudiante en littérature. Au fil des conversations, qui se déroulent sur trois jours, on apprend ainsi que Norman Jail est l'homme d'un seul roman écrit à vingt

ans, juste avant la guerre, alors qu'il était éperdument amoureux d'une jeune femme aussitôt disparue après être apparue dans sa vie. Autre référence au thème cher à l'auteur : la fragilité des liens qui unissent les êtres, la disparition, le secret qu'ils emportent avec eux. Le titre du seul roman publié par Norman Jail est tout aussi évocateur du caractère éphémère des liens que nous tissons que des traces que nous laissons dans notre sillage : *Qui se souviendra de nous ?*

Au-delà de l'enquête menée par la jeune étudiante, qui porte autant sur cette mystérieuse jeune femme que sur Norman Jail, le lecteur apprend bientôt qu'elle en connaît bien davantage sur ce dernier, comme sur la jeune femme, qu'elle ne le laisse d'abord deviner. Mais c'est avant tout à une réflexion sur le pouvoir de l'écriture, sa magie et l'emprise qu'elle exerce sur qui s'y consacre, que se livre ici Éric Fottorino, et c'est sans doute l'aspect le mieux réussi du roman. L'insertion d'extraits d'un roman de Norman Jail dans le récit, qu'il remet à Clara pour illustrer et appuyer son propos, vient en quelque sorte rompre le rythme et la magie du récit. La rupture est-elle voulue ? La référence à Ernest Hemingway en exergue résume sans doute on ne peut mieux le propos du roman : *Écris la phrase la plus vraie que tu connais*. Tout le reste n'est que fiction.

Jean-Paul Beaumier

Pierre Lemaître

TROIS JOURS ET UNE VIE

Albin Michel, Paris, 2016, 281 p. ; 29,95 \$

Le dernier roman de Pierre Lemaître, prix Goncourt 2013 pour *Au revoir là-haut*, repose sur une structure temporelle tripartite (« 1999 », « 2011 », « 2015 ») et raconte en vingt chapitres l'oppressant parcours d'Antoine Courtin, depuis l'âge de douze ans jusqu'à son établissement comme médecin de campagne dans sa ville natale de Beauval, en France, seize ans plus tard.

Très médiatisée, la disparition du jeune Rémi Desmedt, six ans, est l'événement initial majeur qui vient bouleverser la vie des Beauvalois et suspendre une lourde épée de Damoclès sur la tête d'Antoine. Car, « ivre de rage » et « débordé par un insurmontable sentiment d'injustice » devant le meurtre d'Ulysse, le chien des Desmedt, Antoine a frappé à mort Rémi d'un coup de bâton,



le 23 décembre 1999, et transporté le corps dans les épais fourrés de Saint-Eustache. Une première battue pour retrouver le garçon est organisée, en vain. Une seconde est envisagée, mais empêchée par deux gigantesques tempêtes qui dévastent et isolent Beauval. Douze ans s'écoulent. Antoine fait maintenant son internat et vit une « relation [...] explosive » avec Laura, étudiante clinicienne attirée comme lui par la perspective de l'action humanitaire. Prié par sa mère de se rendre à une soirée d'anniversaire à Beauval, Antoine revoie la belle et aguicheuse Émilie Mouchotte, une amie d'enfance avec qui il fait l'amour. Le futur médecin est toujours en proie aux crises de panique et d'angoisse : il « vivait avec la conviction que, tôt ou tard, [son] meurtre le rattraperait et ruinerait sa vie », d'autant qu'on projette de créer un parc d'attractions dans les bois de Saint-Eustache, où l'on retrouve bientôt le squelette de Rémi. Devant la menace de Mouchotte père de l'obliger à passer un « test génétique » pour prouver sa paternité, Antoine prend le parti d'épouser Émilie. Quatre ans plus tard, en 2015, le couple est établi à Beauval, où le jeune médecin reçoit un jour un colis que lui a adressé un témoin silencieux du drame de décembre 1999...

Mais ne dévoilons pas ici le dénouement inattendu du récit, qui a toute la couleur des finales en guillotine des nouvelles de Guy de Maupassant (« La Rivière » par exemple).

Trois jours et une vie est un genre de polar inversé où la recherche de l'assassin n'est pas l'objectif principal, puisque l'on en connaît l'identité dès le premier chapitre. Le roman met plutôt l'accent sur la perturbation qui accable le meurtrier après son geste : Antoine subit une véritable descente aux enfers, qui va de la peur d'être découvert à l'envie d'avouer son crime, en passant par de multiples sentiments de doute, de remords, de culpabilité, de « chagrin [...] vertigineux », de paranoïa...

Dans une écriture sobre, claire, sans fioritures, le narrateur décrit en même temps les divers comportements de plusieurs personnages secondaires illustrant la vie des Beauvalois, avec leurs rivalités sociales et leurs luttes d'influence. On retrouve ici avec plaisir les « petits faits vrais » chers à Stendhal.

Jean-Guy Hudon

Philippe Claudel

L'ARBRE DU PAYS TORAJA

Stock, Paris, 2016, 208 p. ; 29,95 \$

Philippe Claudel écrit comme il filme, avec tendresse, humour et force images. Dans son dernier livre, *L'arbre du pays Toraja*, le romancier-cinéaste affronte le sujet malaisé de la mort, surtout celle d'une personne aimée, et rend hommage à son ami disparu en 2013, l'éditeur Jean-Marc Roberts. Il parle d'amitié, de vins, de femmes, de cinéma, de tout ce qui le liait

d'affection avec celui qui lui était précieux et dont le deuil est d'autant difficile à faire.



En guise d'ouverture, le romancier fait un détour par l'Indonésie et ses îles enchantées, précisément celle de Sulawesi – ou Célèbes –, là où habitent les Torajas, afin d'explorer leurs rites funéraires uniques au monde, particulièrement ceux réservés aux petits enfants. « Une cavité est sculptée à même le tronc de l'arbre. On y dépose le petit mort emmaillotté d'un linceul. [...] Au fil des ans, lentement, la chair de l'arbre se referme,

gardant le corps de l'enfant dans son grand corps à lui, sous son écorce ressoudée. »

Né en Lorraine en 1962, l'écrivain – comme son personnage – aborde la cinquantaine avec circonspection. La maladie, puis la mort de plusieurs de ses proches, le corps qui n'est plus aussi en forme et les amours dont il se méfie expliquent en partie le mal de vivre qu'il ressent au mitan de sa vie. « M'ont toujours hanté les mots de Montaigne sur le fait que 'philosopher c'est apprendre à mourir', et que 'ce n'est pas la mort qui est difficile, mais le mourir'. »

L'arbre du pays Toraja n'est pas un essai philosophique, plutôt un roman autobiographique dont l'émouvante métaphore sert de point de départ aux interrogations de l'auteur sur l'absence et la perte. « J'avance sans doute moins vite, et travaille moins bien que lorsque nous étions deux. Mais je continue. » Livre sur la mort, mais aussi livre sur son acceptation par la célébration des vivants. Le rendez-vous et la relation amoureuse arriveront sans surprise dans la deuxième partie du bouquin, un inévitable cliché. Pourtant, la délicatesse et la générosité avec lesquelles le romancier partage ses nostalgiques réflexions font d'une histoire somme toute quelconque un bien beau récit.

Membre de l'Académie Goncourt, Philippe Claudel a entre autres reçu le Renaudot pour *Les âmes grises*, le Goncourt des lycéens et le Prix des libraires du Québec pour *Le rapport de Brodeck*. Certains de ses films ont été primés, tels *Il y a longtemps que je t'aime*, qui a remporté le César du meilleur premier film et le BAFTA du meilleur film étranger, et *Une enfance*, celui du meilleur scénario à Namur.

Son film *Tous les soleils*, sorti en 2010, est une entraînante ode à la vie et demeure, sur un fond d'envoûtante *tarantella* sicilienne, un heureux moment de réflexion et d'humour.

Michèle Bernard

Annie Ernaux
MÉMOIRE DE FILLE

Gallimard, Paris, 2016, 150 p. ; 25,95 \$



Une jeune fille française de dix-huit ans, de milieu modeste et strict, marquée par une éducation religieuse, obtient un emploi d'été comme monitrice dans une colonie de vacances. Nous sommes en 1958. Ce sera la débâcle. De sa liberté nouvellement conquise, la jeune fille fera un usage plutôt festif. « Danser, rire, chahuter, chanter des chansons paillardes, flirter. Elle est dans la légèreté d'être déliée des yeux de sa mère. » Dès le début de son séjour, la jeune fille vit une première expérience sexuelle qu'elle croit le prélude

à une relation, tandis que l'élue, le premier amant, affichera une totale indifférence une fois consommé le moment érotique.

Jusque-là, rien de bien singulier, mais c'est justement cette banalité de l'événement qui sera ici interrogée. Annie Ernaux convie le lecteur à un exercice littéraire, néanmoins apparenté à une sociologie des rapports homme-femme. Comme l'explique l'auteure, l'événement central de ce récit a hanté son œuvre sans qu'elle l'aborde jamais tout à fait de front. Comme si tout ce qu'elle avait écrit avant lui avait été nécessaire pour aborder cet épisode avec suffisamment de recul. Aussi, décrit-elle cette période de sa propre vie comme s'il s'agissait de la vie d'une autre. Elle peine à se reconnaître dans cette fille qu'elle fut pourtant et qu'elle nomme « la fille de 58 ».

Puisque nous sommes chez Annie Ernaux, le souvenir à force d'être ramené au jour, mis à distance, ressassé, magnifié en même temps que remis dans une juste perspective, acquiert une vérité nouvelle, une épaisseur d'existence. Cette expérience passée, oubliée de tous sauf de la narratrice, est ainsi rescapée d'un océan d'oubli et de non-signification. Autrement, pour Ernaux l'écrivaine, l'événement demeuré inexplicable aurait été « vécu pour rien ».

Reconsidérant aujourd'hui le souvenir de cet homme qui fut son premier amant, sachant la hautaine assurance que fut la sienne, Ernaux en arrive à conclure : « Je ne l'envie pas, c'est moi qui écris ». Dès les premières pages du livre, l'auteure dévoile la teneur de la connaissance construite par le travail de relecture-écriture des événements de l'été 58 et des deux années subséquentes. Le déroulement du récit donnera à voir

comment, même dans la sujétion, un engagement profond est encore une conquête de liberté.

Gérald Baril

Henri Bellotto
LE PACTE INTERDIT

JCL, Chicoutimi, 2016, 446 p. ; 26,95 \$

L'enjeu qu'évoque Henri Bellotto mérite l'attention la plus aiguë, mais le traitement qu'il lui applique en feutre peut-être la portée. Le fait brut est là : cloner un être humain, c'est créer un réservoir de pièces de rechange à portée de main des riches et des pervers. Risque effroyable. Lucide par rapport à cette possibilité, Bellotto accorde, néanmoins, trop d'importance à un cas particulier pour que le clonage humain demeure aux yeux de tous ce qu'il est : une infamie.

La découverte de deux cadavres d'enfants remplit d'horreur : « J'ai pu confirmer ce que les différentes cicatrices laissaient supposer, à savoir que l'enfant a subi une ablation du rein gauche, qu'on lui a enlevé les deux yeux, sans doute pour une récupération de la cornée, et qu'on a fini par procéder au prélèvement du cœur ». Pourquoi cette boucherie ? Parce que l'enfant dont on a tiré une copie a eu besoin des organes de son double. Parce que les responsables du clonage avaient conclu avec les parents de l'enfant ainsi copié un pacte déshonorant : « Votre enfant survivra à ses déficiences physiques en mutilant un enfant minutieusement semblable à lui. Parce que les pièces de rechange arrachées à un humain utilisable assurent la survie du privilégié et condamnent le clone à la peine capitale. »

L'auteur édulcore l'horreur de ce parasitisme meurtrier lorsqu'il fait de la fillette avantagée par ce pacte un jeune être porté au sadisme. Il la rend antipathique pour les mauvaises raisons : Nelly serait-elle moins cruelle que le clonage demeurerait tout aussi répugnant. Sur cette lancée, Bellotto conclut d'une façon moins injuste pour le clone, au risque de laisser l'impression que le clonage humain peut parfois récompenser la vertu.

Autre risque consenti par l'auteur, le rôle confié au sympathique enquêteur Stankov. Ici encore, la sympathie accordée à un policier aussi rebelle que le veut la modernité occulte la question centrale : le clonage est-il, oui ou non, irrévocablement un crime contre l'humanité ? Le lecteur s'éloigne



de cette interrogation lorsqu'il lit ceci : « Tu vas te rendre à Toronto, au Canada. Le clonage humain est en train de prendre une vitesse de croisière là-bas, et ils ont besoin de notre expérience pour l'enrayer ». L'intérêt dramatique y gagne, mais le crime y perd de sa gravité.

Laurent Laplante

côté, on découvre le vécu et la famille des commères, de l'autre, la vie de certains habitants de la rue. Il en découle un portrait vivant de l'époque, en particulier dans l'opposition entre les valeurs conservatrices des commères et les questionnements des personnages qui sont l'objet de leurs médisances.

David Lonergan

Louise Dandeneau

LES QUATRE COMMÈRES DE LA RUE DES ORMES

Du Blé, Saint-Boniface, 2016, 160 p. ; 19,95 \$

Quatre commères se rencontrent chaque semaine pour prendre le thé : là est le fondement des *Quatre commères de la rue des Ormes* de Louise Dandeneau. Elles jasant, insinuent,

médisent. De vraies commères d'un quartier qui ressemble à un village, tout ce qu'il y a de plus détestable. L'auteure dit avoir voulu évoquer les années 1970 dans un Manitoba en mutation. Et l'évocation est suave.

On découvre les familles de ces femmes, leurs habitudes, leurs valeurs par petits traits parfois piquants. D'anecdotes croustillantes aux préjugés affirmés comme parole d'évangile, les conversations se fau-

filent entre petits fours, gâteaux et autres délicatesses, qui enchantent le palais de ces dames qui jalourent secrètement les réussites culinaires des autres en se promettant de les surprendre la prochaine fois.

Chacune des treize rencontres introduit un sujet qui est l'objet d'un texte épousant la forme d'une courte nouvelle. Ainsi Lucille Verrier, qui reçoit, aborde le délicat sujet de la « petite St-Vincent » qui fréquente « le petit nègre » qu'est Léon Miller et que... Ce qui introduit la nouvelle « Des blouses et des fraises » dans laquelle Monique St-Vincent raconte comment elle est devenue enceinte de Léon sans trop savoir ce qu'il en était. À la méchanceté des commères s'oppose la naïveté de la jeune fille de quinze ans. Aussi Mathilde Fontaine médite sur la jeune Indienne qui est placée chez les Bédard. La nouvelle suivante, « Grace », raconte son triste parcours. Quant à Gertrude Lebrun, elle sous-entend que Sylvia Coulon, une jeune couturière, vivrait avec Thérèse Fortier une relation qu'il vaut mieux ne pas nommer. Et la nouvelle « Point de repère » d'éclaircir ce qu'il en est réellement.

Cette complémentarité entre les rencontres des commères et les « histoires » crée le charme de ce court ouvrage. D'un

Jonathan Franzen

PURITY

Trad. de l'américain par Olivier Deparis

Boréal, Montréal, 2016, 743 p. ; 34,95 \$

Le personnage qui donne son titre au roman, Purity Tyler (surnommée Pip), n'en est pas le principal ni le plus intéressant. Elle sert plutôt de fil conducteur reliant entre eux des histoires, des époques et des gens très différents. Ce sont ces histoires « parallèles » qui constituent le cœur – et le grand intérêt – de l'ouvrage de Jonathan Franzen.

Étouffée par une grosse dette d'études, coincée dans un boulot qui la déprime, Pip aimerait bien s'en sortir. Mais à qui demander de l'aide ? Ses rapports avec sa mère sont difficiles. Cette dernière, encore plus démunie qu'elle, lui a toujours caché les circonstances de sa naissance, le nom de son père et jusqu'à sa propre identité. À bout de ressources, Pip décide de retrouver son père en espérant qu'il se reconnaisse une dette envers elle. À partir de là, l'intrigue fait de multiples zigzags.

Disons pour aller au plus court que ses recherches l'amèneront à faire la connaissance d'Andreas Wolf, un lanceur d'alerte charismatique, de renommée mondiale, sorte de Julian Assange opérant depuis un QG dans une forêt de Bolivie. Elle s'insérera également dans l'intimité d'un couple de journalistes d'enquête américains, Leila Helou et Tom Aberrant, habitant à Denver. Or c'est l'histoire de ces deux hommes épris de vérité, le lanceur d'alerte et l'incorruptible journaliste, qui constitue la vraie matière de ce roman.

Leurs destins se sont croisés au moment de la chute du mur de Berlin dans des circonstances qui les lieront pour la vie, Tom aidant alors Andreas à se tirer d'un très mauvais pas. Les deux hommes dont on suit longuement la trajectoire ont été profondément marqués par leur relation avec deux femmes particulièrement névrosées. La mère d'Andreas, Katia, est l'épouse sensuelle et volage d'un apparatchik de la RDA



dont la famille « a des antécédents de détresse émotionnelle ». Anabel, l'épouse de Tom Aberrant, est une artiste ratée, en rupture avec sa famille, bloquée dans sa quête artistique par la recherche d'une impossible pureté morale. À l'intérieur de ces deux univers gravitent d'autres personnages pas aussi secondaires qu'il n'y paraît au premier coup d'œil : un beau-père qui agresse sexuellement sa belle-fille, un romancier à succès mais incapable d'écrire « le » grand roman américain, un milliardaire réduit à l'impuissance par les exigences de sa fille, une jeune Allemande qui abandonne sa famille pour échapper à un destin de réclusion, etc.

Roman éclaté, roman puzzle, *Purity* est à la fois la chronique d'une quête de vérité et une critique d'un monde où chacun vit scotché à ses appareils électroniques. Outre une intrigue riche et moins confuse qu'elle en a l'air, ce qui fait l'intérêt du livre de Jonathan Franzen, comme de ses précédents, ce sont les personnages qu'il met en scène. Ici il creuse avec plus de finesse que dans ses autres romans la personnalité de ses personnages, ce qui leur confère une épaisseur et une consistance qui manquaient aux précédents. Avec son époustouflante galerie de portraits, son intrigue forte qui les lie et la hauteur de vue avec laquelle l'auteur aborde son sujet, on peut dire que *Purity* est une grande réussite littéraire.

Yvon Poulin

Alexandre Naple

LE MUET DE L'ANSE-AUX-BERNACHES

Marchand de feuilles, Montréal, 2016, 299 p. ; 25,95 \$



Les éditions Marchand de feuilles ont su encore une fois attirer le regard avec ce premier roman d'Alexandre Naple : la couverture, le format, les coins arrondis du livre en font un bel objet que l'on a envie de manipuler. De là à s'y plonger, il n'y a qu'un pas ; le suspense, le caractère inédit de l'histoire et la qualité de l'écriture font le reste, on est accroché. À ce jour, on sait peu de choses de l'auteur si ce n'est qu'il est né sur la Côte-Nord et qu'il vit à Calhoun au Tennessee, village de moins de cinq cents habitants.

Le muet de l'Anse-aux-Bernaches se conforme aux critères du roman d'aventures, dont quelques hasards et coïncidences qui frôlent l'in vraisemblance. Mais le lecteur accepte la conven-

tion. Tout sera fait pour sauver le héros de l'enfer dans lequel il a été projeté après avoir été brutalisé et jeté comme mort dans le fleuve Saint-Laurent. On le retrouve dans une cage au fond de la cale du vraquier *Le Médusa*, où des scientifiques l'utilisent comme animal de laboratoire, en compagnie d'autres jeunes ados que l'on bourre de « Don du ciel » pour les transformer en fauves de l'arène sur qui parient les membres de l'équipage. Survivant contre toute attente à la torture qui lui est infligée, le muet NA-15, de son vrai nom Alx Stanlie, se voit entraîné dans une véritable odyssee qui le mène en Corée du Nord, au Vietnam et en Chine, pays où, en ces années, l'étranger est suspect, surtout s'il a la stature d'un Américain. Humilié, injustement accusé et condamné, *persona non grata*, même pour ses codétenus, il est réduit à l'état de bête de somme. Chaque fois il est sauvé *in extremis*, car de bonnes âmes se trouvent aussi en ces pays où les droits et libertés sont menacés, mais une nouvelle péripétie l'emporte dans une autre situation désespérée. Le héros est fort, courageux, résilient. Et la chance lui sourit...

Malgré l'extrême violence évoquée dans ce roman, on se surprend à pouvoir la supporter. Peut-être est-ce dû au fait que le narrateur externe ne nous donne pas vraiment accès au monde intérieur du Muet ; et aussi parce que les hasards, voire les phénomènes extraordinaires qui conduisent à un dénouement heureux, nous rappellent que l'histoire est fictive, même si les atrocités que subit le héros, prises isolément, se produisent dans la réalité.

La composition du roman et son style soigné et naturel donnent à penser que cet auteur n'est pas tout à fait néophyte. Alexandre Naple, un auteur à surveiller.

Pierrette Boivin

Jolène Ruest

MONOGAMIES

OU COMMENT UNE CHANTEUSE COUNTRY A FUCKÉ
MA VIE SEXUELLE

XYZ, Montréal, 2016, 219 p. ; 21,95 \$



La chanteuse country évoquée dans le titre, c'est Dolly Parton, celle-là même qui endisquait en 1974 une chanson baptisée « Jolene » qui traite de sa crainte d'être trompée par son mari. La narratrice du roman, Jolène, accueille cette filiation comme une espèce de croix à porter, parce qu'elle se sent « condamnée à l'adultère ou à briser des cœurs » en raison de l'aura de cette chanson.

Entourée de ses meilleurs amis Bear et Pouliche, entre son vibrateur et son acouphène, Jolène court les spectacles de musique et poursuit un obscur projet dont on comprend qu'il vise surtout à expérimenter des relations qui sortent du modèle standard du couple hétérosexuel, fusionnel et en quête de fidélité.



Écrit dans une langue crue et avec un ton réaliste, le roman est parfois très drôle même si certains effets (l'onomatopée du vibreur qui s'étend sur plusieurs pages, par exemple) finissent par lasser. Le talent de Jolène Ruest s'exprime surtout dans les atmosphères qu'elle dessine, souvent en se contentant de nommer les objets pêle-mêle qui forment le décor. Qu'il s'agisse d'un loft où se tient un spectacle clandestin, de sa salle de bain

qu'elle explore d'un autre œil en couvant sa cuite couchée au sol ou du salon où ses deux amis finissent par crêcher, l'auteure fait émerger de petits tableaux éphémères qui témoignent du chaos ambiant.

Malgré tout, l'enjeu reste assez mince et quand des crises éclatent entre les trois amis, on ne comprend pas très bien où ces soudaines émotions vives prennent racine. On peut aussi déplorer que l'auteure nous offre un monologue un peu trop didactique, dans les trois dernières pages du livre, pour confirmer au lecteur ce qu'elle a tenté d'explorer.

Malgré quelques bémols, il s'agit d'une lecture réjouissante à plusieurs égards. On pourrait croire qu'il y a là tous les éléments de la chick lit : une jeune femme, ses amis, sa quête de bonheur, son quotidien parfois loufoque, souvent vain... Mais Jolène Ruest a pris la recette de la chick lit et l'a passée au déchiqueteur avant de la recoudre autrement. Il y a aussi abus de substances, des propositions sexuelles inusitées et surtout pas de recherche du grand amour, tout au contraire. De la chick lit heavy métal, en quelque sorte.

Catherine Voyer-Léger

Arthur Schnitzler
GLOIRE TARDIVE

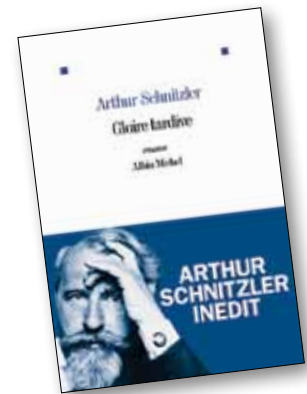
Trad. de l'allemand par Bernard Kreiss
Albin Michel, Paris, 2016, 158 p. ; 30,95 \$

La publication d'un roman inédit d'Arthur Schnitzler (1862-1931), contemporain de Freud et de Zweig et figure incontournable de la modernité viennoise, est un événement en soi. Les mots « Une découverte sensationnelle », apposés sur un bandeau publicitaire de l'édition originale allemande en 2014, n'avaient donc rien d'exagéré. Conservé sous la forme d'une copie dactylographiée après la mort de l'auteur, à l'intérieur d'un fonds posthume qui échappa de peu aux nazis en 1938 (la postface retrace l'historique du texte), *Gloire tardive* date en

fait de 1894-1895. Schnitzler avait déjà publié quelques textes importants, dont le drame en un acte *Anatole* (1893), mais la plupart de ses écrits les plus marquants restaient à venir (*La ronde* en 1897, *Vienne au crépuscule* en 1907, *Mademoiselle Else* en 1924 et surtout *La nouvelle rêvée* en 1926). Qu'à cela ne tienne : *Gloire tardive* n'a rien d'une œuvre de « débutant ». La subtile ironie et les fines observations psychologiques dont le récit est empreint en font un véritable bijou.

Le récit rapporte l'adulation soudaine (et trompeuse) dont est l'objet Edouard Saxberger, un vieux fonctionnaire viennois. Auteur d'une seule œuvre poétique, *Les promenades*, publiée 30 ans plus tôt dans l'indifférence générale, le paisible bureaucrate devient l'idole d'un groupe de jeunes gens, le cénacle « Exaltation », qui l'invite à une lecture publique en espérant qu'il y présente un fragment inédit. Le titre est vite trouvé : « Impressions du soir ». Or Saxberger, qui n'a pas taquiné la muse depuis des lustres, se met rapidement à angoisser à l'idée d'écrire un nouveau poème...

En plus de tisser parfaitement les ficelles de son récit, Schnitzler trace un portrait moqueur mais gentil de ses contemporains. Le cercle « Exaltation » est en effet calqué sur le mouvement Jeune Vienne, qui avait ses habitudes au café Griensteidl, près du palais impérial, et qui comptait dans ses rangs, outre Schnitzler lui-même, certains grands représentants de la modernité viennoise : Peter Altenberg, Hermann Bahr et, encore adolescent, Hugo von Hofmannsthal. L'un des personnages les plus fascinants de *Gloire tardive* est M^{lle} Ludwiga Gasteiner, probablement inspirée de l'actrice Adele Sandrock (1863-1937), qui fut un temps la maîtresse de Schnitzler. Bref, des inédits de la trempe de celui-ci, on en prendrait constamment.



Patrick Bergeron

Jonas Jonasson
L'ASSASSIN QUI RÊVAIT D'UNE PLACE AU PARADIS

Trad. du suédois par Laurence Mennerich
Presses de la Cité, Paris, 2016, 379 p. ; 29,95 \$

Totalement irrévérencieux, cet *Assassin qui rêvait d'une place au paradis*. Pour qui ne voyait de la Suède que son côté austère, Jonas Jonasson dément la rumeur avec un troisième roman, impertinent à souhait. L'auteur ne s'inscrit pas dans la rectitude politique, et ses personnages ressemblent

davantage aux « bougons » québécois qu'aux bourgeois torturés de Bergman.

Dédé le Meurtrier est cet assassin rêveur qu'une pasteur défroquée et un jeune fainéant sans le sou accompagnent dans sa quête de faveurs divines. Le parcours du héros sera bien évidemment parsemé d'embûches et il ne lui sera pas facile de changer son statut de tueur à gages pour celui de prédicateur itinérant, même avec de l'aide. « Une meilleure solution aurait été de laisser ces ahuris écouter la musique



de leur choix. Mais, bon, avec Julio Iglesias, on avait franchi les limites autorisées. »

Beaucoup d'alcool coulera, plusieurs représentants de la petite pègre suédoise mourront de manière pas toujours élégante, le support inusité qu'offriront des gardes du corps suspects et un sacristain véreux compliquera les relations de l'improbable trio, pendant que de nombreux extraits de la Bible seront cités à tort et à travers. Ne dit-on pas que les voies du Seigneur sont impénétrables ? « Tandis que Dédé le Meurtrier se versait une rasade du calice, un brouhaha s'éleva des bancs. [...] – À Jésus-Christ ! [...] Plus de sept cents des huit cents personnes dans l'église l'imitèrent. La majorité fut immédiatement pompette. »

S'il est vrai que les rites religieux de Dédé le Meurtrier – devenu entre-temps le titulaire de l'Église d'André – laissent à désirer, on ne peut douter de la qualité de son repentir et de sa piété qui lui font empocher le plus d'argent possible afin de le remettre en dons spectaculaires aux plus démunis. Pas toute la somme, bien entendu, il faut quand même assurer ses arrières, ce à quoi l'aident ses deux amis à la moralité plus que douteuse.

Originaire de Växjö, une des villes les plus vertes d'Europe située au sud de la Suède, Jonasson avait déjà séduit la planète avec son premier roman, *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*, en lui offrant une bouffée d'air frais, dans un style s'apparentant à celui de Frédéric Dard dans sa truculente série policière écrite sous le pseudonyme de San Antonio. L'auteur a aussitôt connu le succès et plus de dix millions d'exemplaires du livre ont été traduits et vendus dans une quarantaine de pays.

Rigolo, rafraîchissant, à l'humour cinglant et totalement dépourvu de prétention, *L'assassin qui rêvait d'une place au paradis* est un pur divertissement.

Michèle Bernard

Mauricio Segura

OSCAR

Boréal, Montréal, 2016, 231 p. ; 22,95 \$

Amateur de jazz de longue date – il a signé en 1994 dans la revue *Liberté* un article intitulé « Aimez-vous le jazz? » –, Mauricio Segura fait revivre dans ce nouveau roman la figure du célèbre pianiste Oscar Peterson. On ne s'étonnera pas que ce Montréalais d'origine chilienne, qui a été analyste pour la commission Bouchard-Taylor, place, de façon aussi vivante que pertinente, son héros dans la communauté culturelle dont il fait partie. L'auteur de *Côte-des-Nègres* ne passe pas sous silence les épisodes racistes qui ont ponctué la vie du musicien. Le premier se situe dans l'enfance d'Oscar, à l'hôpital où il séjourne pendant un an, parce qu'il a contracté la tuberculose, cette « peste blanche » dont son frère Brad vient de mourir. Marguerite, une fille de race blanche, qui partage avec lui la même passion pour la musique, est déplacée à la demande de ses parents, qui ne voyaient pas d'un bon œil son amitié avec un Noir.

C'est à cette époque qu'O. P. – alias Oscar – commence à s'intéresser au clavier, son premier instrument de musique ayant été la trompette. La faiblesse de ses poumons ne lui a pas laissé le choix. Le jeune musicien acquiert vite une extraordinaire virtuosité et devient l'idole du quartier caribéen dans lequel habite la famille. Mauricio Segura brosse un portrait très coloré de ces rues où flotte l'odeur du poulet « jerk » et où résonne le juron « Bloodseed ».



Oscar reçoit des critiques élogieuses et enregistre un premier disque, mais sa situation financière devenant précaire, il doit travailler pendant quelque temps comme débardeur. Souffrant de dépression, il s'apprête à se jeter dans le canal après avoir rempli de cailloux les poches de son imperméable lorsque apparaît, tel un ange salvateur, celui qui va devenir son imprésario, Norman G. Il s'agit évidemment de Norman Granz, qui a donné au jazz ses lettres de noblesse en faisant jouer « ses » musiciens dans des salles de concert réservées auparavant à la musique classique. Il impose aussi la mixité, ce qui représentait un véritable défi dans l'Amérique ségrégationniste. Quant à O. P., fervent adepte du métissage, il intègre dans son trio un musicien blanc, Herb Ellis, et épouse Marguerite, son ancienne compagne d'hôpital, qu'il a retrouvée grâce à son imprésario.

Mauricio Segura fait partager au lecteur aussi bien la vie personnelle agitée – mariages, divorce, enfants – que la vie professionnelle de celui que Duke Ellington a surnommé le *maharadja du piano*. Premier Noir à avoir donné un concert à Carnegie Hall, Oscar poursuit sa carrière, quels que soient les styles qui se succèdent. Diminué après « une attaque », il suit un programme de rééducation et parvient à donner encore des concerts.

Voilà un livre écrit par un remarquable prosateur, qui joue avec les mots comme le célèbre jazzman avec les notes.

Françoise Belu

Fabrice Colin

LA POUPÉE DE KAFKA

Actes Sud, Arles, 2016, 258 p. ; 37,95 \$

Julie Spieler aime son père, Abel, malgré ses infidélités, malgré sa puérité, malgré son égoïsme forcené et malgré tout. Abel Spieler, professeur de littérature allemande dans une université parisienne et coureur invétéré, voue un culte absolu à l'œuvre de Kafka. Mue à la fois par le désir de rapprochement avec son père et par sa propre fascination pour un épisode de la biographie de Kafka élevé au rang de légende, Julie se lance dans une enquête qui la mènera à se prendre d'affection pour une énigmatique vieille dame. Aujourd'hui fort âgée et aigrie, Else Fechtenberg aurait reçu du célèbre écrivain tchèque, lorsqu'elle était petite fille, des lettres dont on ne sait plus ce qu'il est advenu. L'affaire est sérieuse, puisque pour mettre la main sur ces quelques lettres, « des spécialistes auraient tué père et mère ».

Fabrice Colin dit s'inspirer d'un fait rapporté par Dora Diamant, la dernière compagne de Kafka. En 1923, alors

qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre, l'auteur de *La métamorphose* aurait rencontré dans un parc berlinois une fillette attristée par la perte de sa poupée. Pour la consoler, il aurait inventé une histoire de poupée en voyage, assez délurée pour communiquer par lettres le récit de ses aventures. Autour de ce fait non corroboré, Colin brode un roman à la fois grave et empreint d'humour.

Le père de Julie et la vieille ronchon sont tous deux de fieffés menteurs, ce qui donne l'occasion à Colin de mener le lecteur sur de nombreuses fausses pistes et de tourner beaucoup autour du pot avant de répondre aux vraies questions. Les lettres existent-elles vraiment ? Frau Fechtenberg révélera-t-elle son secret ?

Si le roman a de quoi soutenir l'intérêt, on a parfois une impression de remplissage, et certaines interactions entre les personnages sont contrastées au point où il devient difficile d'y croire. Tout de même, le récit est plutôt alerte et la dernière partie, alors que les trois principaux personnages se retrouvent en huis clos, dans un chalet au pied du mont Blanc, est tissée sans accroc. Les souvenirs de Juive allemande de la vieille dame, les segments oniriques et l'ombre furtive de Kafka dans le tableau contribuent à la texture singulière de cette intrigue à résonance littéraire.

Gérald Baril



Annoncer dans *Nuit blanche*, c'est...

Rejoindre des milliers de lecteurs partout au Québec et dans la francophonie, et ce, sur trois supports :

Magazine imprimé

Magazine Web nuitblanche.com

Portail Érudit erudit.org

C'est aussi **soutenir** un véhicule de culture unique au Québec

Infos et réservations : Marie Pia Alexis - abopub@nuitblanche.com